

Soirée-bénéfice



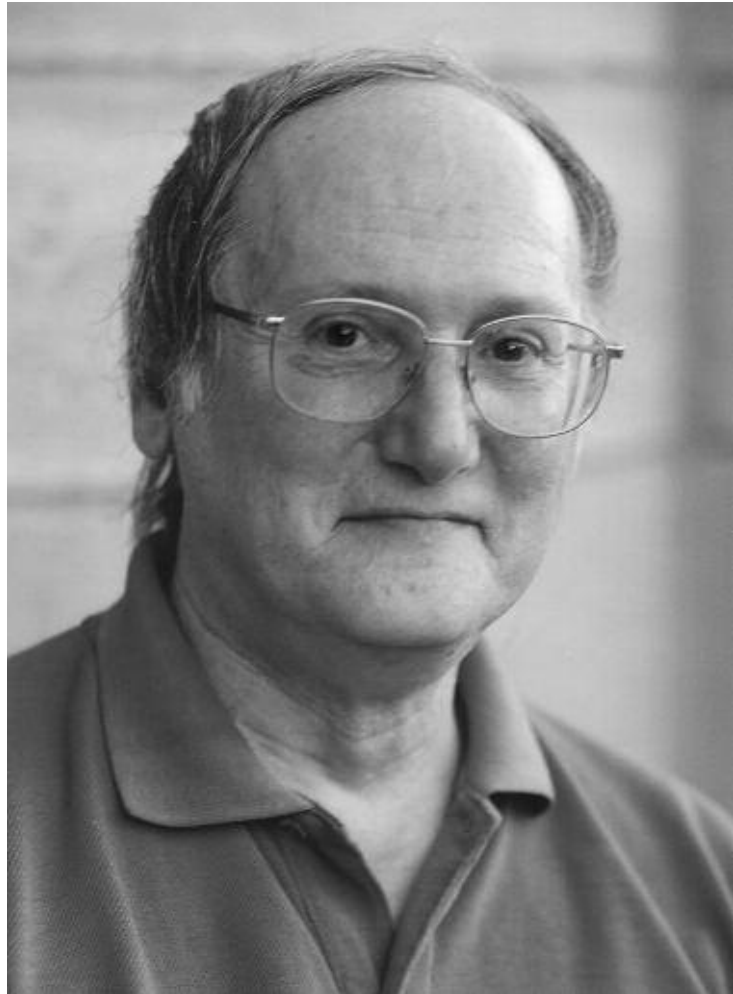
Centre
Justice et foi

en hommage à Guy Paiement, s.j.

LUNDI 7 JUIN 2010



Osire Glacier, Cap Tourmente



GUY PAIEMENT 1935-2010

Mot d'ouverture

ANDRÉ BEAUCHAMP

Il y a deux ans, le conseil d'administration du Centre justice et foi a lancé l'idée d'une conférence bénéfique qui permettrait à la fois de réunir les ami(e)s du Centre pour un hommage à un ancien, une ancienne, et par le fait même de ramasser des fonds pour le Centre. S'il y a des dégustations de vins et fromages et des tournois de golf, je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas une fête des 70 ans et plus.

C'est ainsi qu'après moi, en 2008, et Gisèle Turcot, l'an dernier, nous avons pensé inviter Guy Paiement pour 2010. Né le 16 février 1935, Guy avait eu 75 ans cette année. Et même si l'idée d'une collecte de fonds associée à son nom avait quelque chose d'insolite, le projet d'une conférence de premier plan pour livrer sa pensée, lui, ne l'était pas du tout. Comme Teilhard de Chardin, Guy est mort au matin de Pâques. Sa mort nous empêche de recevoir son témoignage et nous force à poser sur lui un autre regard.

Je tiens à vous remercier d'être là. Merci pour la fidélité, merci pour la mémoire, merci pour le soutien. Les conférenciers de ce soir vont explorer diverses facettes de la pensée et de l'action de Guy. Son engagement envers le Centre ne s'est jamais démenti.

Guy n'était pas pour moi un ami intime. Nous avions relativement peu d'atomes crochus. Nos amitiés, nos styles de vie, nos expériences ne convergeaient pas. Mais au long des ans, s'était installée entre nous une profonde relation de respect et d'admiration. Pas juste un pacte de non agression, mais une reconnaissance du chemin de l'autre. Quand quelqu'un meurt, il entre dans sa vérité dernière. Les anciens parlaient du jour de la mort comme d'une naissance. En apprenant sa mort, j'ai compris la longue fidélité de sa vie, son choix de pauvreté, son ascétisme courageux mais effacé. Il n'a pas été homme aux carrières multiples. Sa vie ressemble à une flèche qui va droit vers son but sans se laisser distraire.

Puisse la fête de la mémoire et de la reconnaissance de ce soir nous donner de le saisir dans toute sa vérité et de prendre part à son espérance.

Une espérance têtue dans le pays réel

DOMINIQUE BOISVERT

Il m'est impossible d'être, même l'espace de 15 minutes, le porte-voix de Guy. D'autant plus que je ne peux pas prétendre être l'un de ses proches. Et cela même si je l'ai côtoyé 10 ans au comité de rédaction de *Relations* à partir de 1990, et si j'ai eu l'occasion de collaborer avec lui sur les communautés de base durant les années 1970, sur les questions de paix et d'usines d'armement durant les années 1980 et dans la mouvance des Journées sociales durant les années 2000.

Car Guy avait sa manière unique de lire la réalité, de la traduire en images et de mettre en marche sa transformation. Et que sa personne comme sa présence ne se résumaient jamais à des idées, aussi éclairantes soient-elles.

Pourtant, on m'a demandé de vous présenter le rapport que Guy entretenait avec le « pays réel », le rêve de pays qui l'habitait. Et pour moi, la seule façon de pouvoir le faire à court terme, était de me replonger dans les écrits de Guy, avec les limites de l'exercice : seulement des textes publiés dans *Relations* (alors qu'il a beaucoup écrit ailleurs), en excluant ses livres personnels et les ouvrages collectifs qu'il a co-dirigés, et sans tenir compte des productions audio-visuelles réalisées au Centre St-Pierre.

Ma présentation ne prétend donc à aucune exhaustivité : je laisse cela à d'éventuels chercheurs ou biographes. Mais cette relecture de textes parus dans *Relations* entre 1986 et 2005 permet de dégager certains fils conducteurs d'une pensée en constante évolution, à travers les engagements successifs pris au cœur de l'action.

UNE APPROCHE HOLISTIQUE DU RÉEL ET DE L'HUMAIN

On ne peut découper une personne en « problématiques » ou en morceaux : ce sera d'ailleurs l'une des grandes critiques de Guy à l'égard de

notre « fonctionnement » social, et particulièrement à l'égard de l'attitude de nos gouvernements face aux personnes et au pays réel. Il ne faudrait donc pas faire de même pour Guy, sa mémoire et son héritage.

Guy était Guy tout le temps : du repas communautaire dans sa coopérative d'habitation à ses écrits ou projets de transformation sociale (à la caisse populaire du Plateau Mont-Royal, à la Table de concertation contre la faim ou à la Commission Emmaüs).

Guy était un acteur de sens, un véritable citoyen, de sa société comme de son Église. Comme tout bon Jésuite, il était soucieux de comprendre le monde pour aider à le faire comprendre ; mais inséparablement, il était soucieux de proposer et d'expérimenter concrètement les conséquences de sa compréhension.

Et ces caractéristiques, je les ai constatées dès les deux premières fois où je l'ai rencontré à l'œuvre :

- Sur les communautés de base en Église : sa recherche intellectuelle et sa thèse de doctorat se sont rapidement incarnées, dès son retour au Québec, dans la naissance de sa Communauté des Chemins, toujours vivante, et dans des efforts (avec Jean-Pierre Proulx) pour rassembler les expériences de communautés de base qui poussaient un peu partout à travers le bulletin Koinonia.
- Dans la recherche-action sur les usines d'armement à Montréal : c'était probablement le fruit d'une prise de conscience dans sa communauté (dans le contexte de la course aux armes nucléaires des années 1980) ; pour Guy, avec son souci d'incarnation concrète du sujet dans la réalité immédiate des Montréalais et des Québécois, ça s'est tout de suite traduit en un projet (de conversion des usines d'armements à des fins civiles, en lien avec les syndicats et des professeurs de l'UQAM) et en un outil pédagogique pour le grand public (*Notre défense et nous*) : ça c'est du Guy tout craché !

Simple coïncidence : le premier texte (chronologiquement) qu'on m'a donné à relire est l'introduction que Guy écrivait pour un dossier sur la paix dans *Relations* de septembre 1986 : « Donner une chance à l'avenir ». On y retrouve déjà, en germe, tout l'essentiel du Guy que nous allons retrouver au fil des années. Je vous en cite des bouts de phrases :

- faire confiance aux personnes
- choses très simples et très fortes, comme le goût de vivre et de faire vivre
- parier sur l'avenir
- croire que nous pouvons orienter autrement notre évolution personnelle et collective
- ouvrir un champ à l'imagination
- laisser l'avenir (plutôt que le passé) influencer notre présent; mettre l'avenir déjà à l'œuvre, lui donner des mains
- suppose une rupture avec le conformisme actuel – que l'on a trop vite baptisé «réalisme politique» (qu'il appellera plus tard les «prêts-à-penser»)
- être attentif à certaines pousses neuves (les fameuses «petites pousses») qui annoncent autre chose
- la nouveauté, c'est dans le refus de couper l'action pour la paix des divers mouvements sociaux qui traversent notre milieu (monde du travail, égalité des femmes, qualité de l'eau, protection de nos forêts)
- nécessité, tôt ou tard, d'ouvrir d'autres champs

LE QUÉBEC CASSÉ EN DEUX

S'il est un dossier que Guy a porté, non seulement dans l'équipe de *Relations* mais un peu partout à travers le Québec, c'est bien celui du «Québec cassé en deux», publié par *Relations* en novembre 1988. Je ne saurais dire qui, de Guy ou de Julien Harvey, mérite la paternité de l'expression. Mais elle s'appuie sur les travaux du sociologue Charles Côté qui inspireront également le célèbre rapport du Conseil des affaires sociales du Québec, *Deux Québec dans un*, publié trois mois plus tard en janvier 1989.

Résumons brièvement pour mémoire : de plus en plus, on assiste à une cassure entre un Québec qui s'enrichit et se développe (les principaux centres urbains des régions et les banlieues des grandes villes) et un autre Québec qui se désintègre, en voie de sous-développement (les villages de régions entières et les centre-ville de Montréal et de Québec). Cette dynamique sociale est d'ailleurs largement causée par les transferts fiscaux des petites municipalités pauvres vers les centres régionaux qui accaparent toutes les ressources publiques (santé, éducation, fonction publique, culture) et provoque ainsi d'importants

mouvements migratoires qui vident les régions périphériques au profit des pôles de croissance et des banlieues urbaines. Ce qui «dessine, sur la carte du Québec, deux larges corridors de pauvreté, orientés d'ouest en est, au nord et au sud du fleuve (Outaouais/Abitibi/Laurentides/Côte-Nord d'un côté, Estrie/Bas-du-Fleuve/Gaspésie de l'autre) et qui grugent peu à peu le reste du territoire habité, constitué des zones de croissance». Ce phénomène s'aggrave par une augmentation de la dépendance à l'égard de l'extérieur et en particulier de l'État, ce qui désresponsabilise les citoyens potentiels pour en faire des bénéficiaires passifs de services. D'où l'appel à la résistance lancé par Guy en conclusion du dossier : «L'urgence de voir autrement».

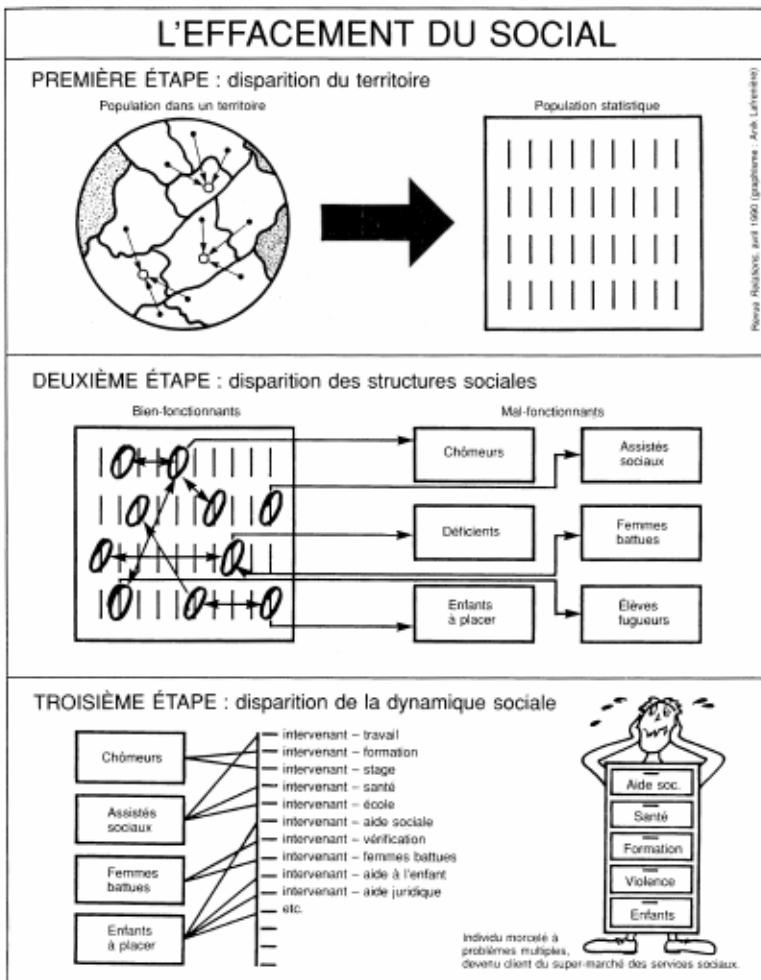
Ce premier dossier de novembre 1988 sera suivi de trois autres déclinaisons du «Québec cassé en deux» : «Le pouvoir caché», en avril 1990 ; «Pas de pays sans régions», en avril 1992 ; et «Que devient Montréal?», en octobre 1992.

LA CRITIQUE DU SYSTÈME

Dans le second volet («Le pouvoir caché»), le sous-titre donne déjà le ton : «L'histoire qui se fait sans nous». Pour une des premières fois, Guy va parler de ce qu'il nomme le «pays réel», c'est-à-dire les personnes concrètes et le territoire dans lequel elles s'enracinent, par opposition aux représentations et aux constructions théoriques que s'en fait le gouvernement (politiciens et fonctionnaires) à travers les sondages et le fractionnement fonctionnaliste des individus (qui deviendra chez Guy un thème récurrent).

Il va d'abord présenter l'Abitibi comme miroir des régions en voie de désintégration ou de fermeture, en posant la question centrale : voulons-nous vraiment habiter notre territoire québécois? Cette notion de «territoire», tout comme celle des régions, vont revenir sans cesse sous la plume de Guy, comme unité à la fois plus large et plus locale dans laquelle il faut repenser le pays, et comme appel à dépasser les intérêts immédiats et individuels pour privilégier l'aspect collectif.

Il montre ensuite comment «la dynamique sociale a disparu». Ce texte d'avril 1990 (p. 74-77) est un véritable outil d'analyse sociale qui rappelle le livre *Pour faire le changement* – que Guy publiera chez Novalis l'année suivante, en 1991. Illustré d'un schéma en trois étapes



RELATIONS NUMÉRO 559, AVRIL 1990, PAGE 75.

montrant « l'effacement du social », il explique les mécanismes par lesquels l'individu est découpé, par les gestionnaires et les programmes étiatiques, en « problématiques » distinctes, traité par morceaux, et amené à bien « fonctionner » selon les normes en vigueur. Ce pouvoir caché des technocrates, qui accumulent les rapports et les réformes (voir son article « Des tablettes garnies »), s'éloigne sans cesse des personnes et du pays réel. Mais comme Guy le redira souvent, « le social et le pays réel sont têtus ».

L'ENRACINEMENT DANS LE TERRITOIRE

Les deux volets suivants du dossier, publiés tous deux en 1992, insisteront essentiellement sur l'importance du territoire comme lieu d'enracinement du pays réel. D'abord « pas de pays sans les régions », en avril, va montrer l'importance grandissante que prennent les immenses territoires

peu peuplés à l'extérieur des grands centres urbains : peut-on imaginer un Québec sans l'Abitibi, la Beauce, le Saguenay-Lac-Saint-Jean, la Gaspésie ou la Côte Nord ?

La contribution de Guy dans ce dossier (avec Gisèle Turcot) illustre magnifiquement sa force et son intuition profonde : en relisant l'actualité québécoise récente, il établit un véritable inventaire de toutes les « petites pousses » qu'il a pu repérer aussi bien au niveau national (États généraux du monde rural en février 1991, fondation de Solidarité rurale Québec, entente entre le Fonds de solidarité des travailleurs du Québec et l'Union des municipalités régionales de comtés pour la création de fonds locaux d'investissement, partenariat avec le Forum pour l'emploi) qu'au niveau des diverses régions (Manifeste des Ruraux du Bas-Saint-Laurent de juin 1990, Coalition urgence rurale, Ralliement gaspésien et madelinot de mai 1991, Chantier 1992 du diocèse de Gaspé, Coalition populaire régionale de l'Outaouais sur la santé, Collectif rural d'intervention en Abitibi, initiatives diverses au Saguenay-Lac-Saint-Jean, en Estrie, etc.). Et Guy ne se contente pas d'identifier ces « petites pousses ». Il cherche tout autant à en déchiffrer le sens, à favoriser les liens, pour en multiplier l'impact. Il montre ainsi comment partout on cherche les moyens de lutter contre l'appauvrissement des populations et des collectivités, et à reprendre du pouvoir sur son avenir. Pour conclure que « sans volonté politique d'inscrire les régions dans les perspectives du Québec de l'an 2000, il ne sera pas possible de réconcilier le pays politique avec le pays réel ».

Six mois plus tard, en octobre 1992, le dossier « Que devient Montréal ? » montrera à son tour que même les grands centres doivent être considérés comme des territoires à habiter, et qu'ils font souvent face à des problèmes communs avec les régions. Montréal elle-même est « cassée en deux ». Ici comme ailleurs au Québec, la pauvreté est d'abord un manque de pouvoir sur sa vie et sur son avenir. Et comme il le fait chaque fois, Guy ne peut conclure le dossier sans identifier des « pistes pour demain » : en particulier la nécessaire solidarité avec tous (cette préoccupation obstinée de Guy pour ne jamais « laisser tomber une partie des groupes ou des personnes ») et les alliances à construire entre les divers milieux (chercheurs universitaires, syndicats, groupes populaires, etc.).

L'AVENIR DU PAYS

Cette quête du pays réel va connaître comme son aboutissement naturel dans le dossier « L'avenir du pays », sous-titré « Réinventer le bien commun », publié en juin 1999. Je ne peux résister à vous en citer le court texte de présentation :

« Il devient difficile de parler de l'avenir du pays. Pendant que la population, à bout de souffle, se débat avec des problèmes de plus en plus complexes, le gouvernement s'embourbe dans sa gestion technocratique de la réalité. »

« Pourtant, malgré cette désillusion tranquille, un nouveau champ d'expérimentation est en train de se tracer. On redécouvre le territoire. Des citoyens tiennent à garder le contrôle de leur avenir. Et, déjà, des morceaux de rêves orientent des communautés... »

« Voilà de quoi parle ce dossier. L'avenir du pays se joue sur un plan plus fondamental que celui auquel nous ont habitués les dernières décennies. Des hommes et des femmes, ici et là, sont à réinventer le bien commun. »

Guy a souvent parlé de « souffle », à la fois sur le plan spirituel et sur le plan social. Dès le début du dossier, un peu moins de quatre ans après le second référendum et à l'orée du troisième millénaire, il reprend l'image : « Dans ce temps de fatigue et de déprime, un grand nombre préfère actuellement se cantonner dans son jardin, sans que l'on puisse clairement savoir s'il s'agit d'y trouver refuge ou de prendre le temps de retrouver son souffle. »

Puis il aborde des thèmes qui vont prendre de l'importance dans les années suivantes :

- la crise du travail, beaucoup plus profonde qu'une simple crise de l'emploi, qui touche particulièrement les jeunes et entraîne une précarité qui ne facilite pas « le rêve d'un pays »;
- le Monopoly comme jeu national : une économie boursière détachée de plus en plus de l'économie productive, véritable « économie de rentiers et de joueurs », reposant de plus en plus sur le crédit, ce qui constitue un frein important à tout projet politique;
- une *overdose* de réformes (santé, éducation, développement régional, etc.), développées « à la pièce » et où bien peu se préoccupent du sens à donner à toutes ces nouvelles structures;

- le déficit social de nos grandes institutions collectives comme Hydro-Québec, ce qui le conduit à conclure que « si on peut gouverner par décret, on ne construit pas un pays de la sorte »;
- l'ambivalence de la majeure partie de la population, reflétée par son gouvernement, et qui, en l'absence de réflexion sur le bien commun de la collectivité, tire rapidement la politique, qui est l'art du compromis, dans les méandres de l'adaptation à tout prix et de la compromission;
- on aboutit alors à « une pensée sociale en miettes », qui se contente d'une gestion technocratique de problèmes de plus en plus complexes.

Mais le cœur du dossier se trouve dans la conférence que Guy a donnée quelques mois plus tôt au Conseil de la santé et du bien-être et au Conseil québécois de la recherche sociale et qui est publiée sous le titre : « La force des rêves partagés ».

Il commence par montrer l'épuisement de notre modèle de compréhension de la réalité sociale, beaucoup trop axé sur l'économie, et donc paradoxalement trop « pauvre » pour appréhender correctement le réel :

- disparition des territoires concrets au profit de « divisions administratives »;
- montée d'une approche individualiste et fonctionnaliste des populations;
- théorie du marché qui fait de nous des consommateurs, et du mouvement communautaire, des sous-traitants ayant intériorisé la logique du marché;
- absence de corrélation entre le nombre de structures, leurs budgets et les résultats obtenus (par exemple en santé et en éducation);
- d'où la création de véritables « PME de la misère » (ex. : banques alimentaires), l'essor de la philanthropie des grandes entreprises qui interviennent même directement dans les choix politiques, le cynisme et le désespoir devant l'impuissance, l'épuisement professionnel croissant et de plus en plus hâtif;
- complexité croissante des problèmes et des structures, accélérée par le développement des nouvelles technologies de l'information;
- et malgré les efforts d'interdisciplinarité ou de concertation (qui sont de l'ordre des moyens et non pas des fins), cela ne peut compenser l'absence d'orientation commune ou de projet partagé.

Puis il s'attarde à développer une autre façon d'aborder la réalité, dont il constate déjà des expérimentations prometteuses, même si elles sont encore toutes jeunes et fragiles. Ce véritable changement de perspective passe par la redécouverte du territoire et la nouvelle compréhension que le gens ont d'eux-mêmes comme citoyens, ce qui aboutit nécessairement à une reprise en main du politique au niveau régional.

Pour Guy, cette nouvelle approche n'est pas réservée aux « baby boomers », mais on la trouve également chez des gens ordinaires, réduits à la sécurité du revenu. La force de cette approche, c'est de faire à nouveau confiance au rêve et à la volonté de le traduire dans la réalité du milieu. D'où l'importance du contrôle : contrôle de sa vie, de son milieu, de ses représentants politiques et même contrôles internationaux à mettre en place. Du coup, on ne se préoccupe plus seulement ou d'abord des multiples problèmes à régler, mais bien plutôt des projets communs qu'on se donne, des rêves communs qu'on partage et qu'on cherche à rendre possible.

À l'aide d'exemples concrets, Guy montre l'importance et la force de ces rêves partagés. Il rappelle que « bien peu de recherches intègrent le rapport complexe qu'une communauté entretient avec son avenir. Trop d'analyses se bornent à constater les conséquences néfastes des rêves avortés et l'effritement social et personnel qui en résulte ». Pour Guy, l'importance des rêves, déjà constatée pour la santé mentale des individus, est tout aussi grande pour les collectivités. La main suit toujours l'œil : changer la façon de voir change évidemment les modes d'intervention. Et Guy de conclure que si la définition du développement social comme processus d'amélioration des conditions de vie collective et individuelle demeure très pertinente, il est urgent d'y intégrer dès le départ la notion de contrôle de cette amélioration par la population concernée.

UN PAYS QU'ON A LE GOÛT DE BÂTIR ENSEMBLE

Quels que soient les sujets qu'il traite, Guy est habité par le goût du pays concret à construire, par et pour tous ceux qui l'habitent. En n'oubliant personne dans les marges ou sur les bas-côtés.

Que ce soit dans le dossier sur la langue (en juin 1989), les efforts de relance de la Gaspésie (en décembre 1991) ou la position de *Relations* sur le référendum de 1995, ou tout au long de l'aventure des Journées sociales du Québec qu'il a lancée à partir de 1991, Guy plaide partout pour la priorité du projet de société, pour la nécessité d'une seconde Révolution tranquille – portée cette fois à la base par l'ensemble des citoyens.

Vingt ans plus tard, sa voix prophétique résonne encore :

« On peut comprendre que les banquiers, les grands entrepreneurs et les grands commis économiques de l'État puissent se griser au jeu. Malgré le chic de leurs décors et le ton feutré de leurs porte-parole, on résiste mal à l'impression que les institutions financières nous entraînent avec elles dans une course névrotique qui n'est qu'une fuite en avant. Où allons-nous? Où courons-nous? » (juin 1989)

« Qu'est-ce qui donnerait le goût de vivre en français, en Amérique? Plus que les fêtes populaires, que les manifestations ou les lois linguistiques, c'est le genre de société que nous formons et les objectifs que nous essayons de poursuivre ensemble qui nouent un pays [...], une société où il y ait un autre sens à la vie que l'alternative entre l'enrichissement et le bien-être social. » (juin 1989)

« Tel est le sens d'un OUI. Le OUI est porteur d'une chance inouïe : celle de nous donner, à tous et à toutes, le goût d'être souverain, c'est-à-dire d'être fondamentalement capable de répondre de ses actes, de les habiter, et d'être ainsi en mesure de sauver ensemble, dans la fragilité et la rencontre, une certaine saveur d'humanité. » (octobre 1995)

Je ne peux m'empêcher de faire le lien avec Pâques, ce cœur du mystère chrétien, qui pour Guy était un appel inlassable « à se remettre debout avec les autres (ce que signifie ressusciter) ». Car si « le pays réel est têtue », Guy et son espérance ne l'étaient pas moins!

Le prochain acte

VIVIAN LABRIE

Quand Élisabeth Garant m'a demandé une présentation de l'engagement social de Guy, je lui ai dit que tout en ayant rencontré Guy à plusieurs reprises lors de toutes sortes d'événements, je l'avais assez peu connu, nos réseaux d'action étant assez distincts, lui à Montréal et moi à Québec. Élisabeth m'a dit : « Je vais t'envoyer de ses écrits dans la revue *Relations* ». J'étais contente d'accepter et d'avoir ainsi l'occasion de mieux connaître cet homme marquant dont j'avais toujours apprécié la présence quand nos univers respectifs se rencontraient.

L'enveloppe est arrivée. J'ai plongé dans les billets, articles, chroniques, introductions à des dossiers, écrits pour la revue entre 1989 et 2009. J'y ai trouvé une écriture toujours située dans l'actualité, à la recherche de signes pour voir venir et advenir.

DANS LE THÉÂTRE

Au terme de ma lecture, j'imagine Guy, dans le théâtre, après la représentation. Il repense à la pièce, revoit le « scénario », un mot qui revient constamment. Il déambule dans les décors et notes ses observations, attentif, parmi les dédales, à discerner les pistes des pièges.

Pendant un moment, il se transforme en concierge du social : il s'applique à nommer pour ranger, ordonner, séparer, relier. Mettre l'ordre qu'on peut dans l'apparence de chaos.

Puis il commence à réfléchir à de possibles plans de match. Pour la prochaine représentation, dont le sujet et la forme restent encore à choisir. Première condition, deuxième condition, troisième condition.

Là, il n'est plus concierge, mais conseiller à la programmation. Il cherche comment fonder le prochain acte. Sûrement pas par là. Par ici peut-être. Il exerce son discernement à même les faits et indices perçus dans la conjoncture. Puis il va faire un tour dans les loges et dans la liste des acteurs disponibles. Il aimerait bien les voir travailler ensemble et cherche comment. Il commente les dernières performances, note les bons coups, souligne les incohérences, salue l'arrivée du communautaire parmi les réguliers.

Sourcier, il aperçoit des fenêtres d'opportunité et les signale. Il voit que certaines choses « ne seront plus jamais comme avant » et que malgré cela, l'eau est toujours là. Il l'indique : « Ce ne sont pas les sources qui manquent, mais les sourciers. Le vrai sourcier doit avoir la passion de l'eau ! » (janvier-février 2000, p. 4). « C'est de nuit » qu'il travaille, quand tout est tranquille. De ça, il avait prévenu (décembre 1989, p. 300). Il laisse des notes, des idées, pour l'équipe de jour, y compris pour les apprentis sourciers. « La vraie source n'est pas toujours où on pense », leur glisse-t-il. Il les laisse s'organiser avec l'équipe de jour, qu'il presse de ne pas juste « fonctionner » : il faut prendre le temps du débat, de la soif, de la sensibilité. Il sera là aussi, de jour, en Guy Paiement, dans ses fonctions habituelles.

Possible? Impossible? Cul de sac? Ces mots reviennent. Avec le temps, les signes perçus prennent de la perspective et se rangent à divers étages de pertinence.

AU PROGRAMME

« Il nous faudra bien revoir la place du travail comme institution centrale de notre société et lieu privilégié de la socialisation des individus. Si le travail cesse d'être l'institution centrale de référence, par quoi va-t-on le remplacer? » (mai 1993, p. 105)

« Il est ainsi difficile de croire que la citoyenneté puisse tenir longtemps si le plancher de l'économie réelle lui échappe, et si ce que l'on nomme l'économie virtuelle demeure libre comme l'air. » (octobre-novembre 2000)

Au cours des ans, Guy revisite de nombreux sujets présentés sur la scène et en scrute les scénarios mobilisants et démobilisants, en quête d'alternatives pour la prochaine fois où ils seront joués.

La pauvreté, encore et encore, au point de se trouver « passablement las » de devoir en traiter à nouveau (mars 1998). L'appauvrissement. Le travail. L'aide sociale. Et en particulier la faim.

La sécurité du revenu et ses réformes. Et la quête de solutions qui pourraient avoir un impact durable et transformateur. Parmi elles, l'idée d'une forme de garantie de revenu revient plusieurs fois.

En fond de trame, le système économique dépossédant. C'est le lieu du refus. Pas par là. D'où la quête constante du scénario, des acteurEs et de l'équipe de production qui opéreraient le retournement nécessaire. Pour sortir du drame, un chemin revient : la résolution des inégalités de pouvoir, laquelle passe par l'appropriation de leur pouvoir citoyen par les personnes et communautés mises en déficit d'influence.

« Très peu, cependant, parlent de la pauvreté comme étant aussi bien un manque de pouvoir sur sa vie. Un manque de pouvoir qui isole les gens et tend à en faire des mineurs. » (décembre 1993, p. 291)

« Une question posée à tous les citoyens et citoyennes de notre société : comment se fait-il que tant de gens n'ont pas le pouvoir de gérer leur vie comme tout le monde? » (décembre 1993, p. 292)

De là, la nécessité du débat. Des réseaux. Du quartier. De la vie citoyenne. Du bien commun. De la convivialité. Le tout bien ancré dans le territoire.

Avec l'ingrédient essentiel de l'expertise des unEs et des autres, pour « camper les options en présence » (juillet-août 1996, p. 173).

Il aspire à un contrat social qui serait le résultat de cette expertise.

Il invite les pouvoirs publics à « écouter attentivement » et à « redonner la parole à un peuple qui a des idées neuves et une bonne longueur d'avance sur les faiseurs d'images » (janvier-février 2000).

Il voit l'expertise terrain derrière les revendications des mouvements sociaux et les transformations de fond qu'elles supposent. « Il faudra bien que certains s'en occupent. » (avril 1994, p. 69)

Rappelant que « le regard s'épuise quand il n'est que transfert de ses intérêts », Guy invite aux arrimages, à voir en l'autre une personne qui veut et qui voit. « Alors seulement, la transcription sociale de ce qui nous est commun pourra enfin engendrer un regard complice. Non aliénant. » (juin 2001, p. 9) Il rêve d'une gouvernance fondée « sur les capacités chez les êtres humains de travailler à leur développement » au lieu de servir d'instrument de « la bonne circulation des marchés » (janvier 2006, p. 9).

On traverse ainsi une vingtaine d'années d'organisation collective.

On en suit les matières brèves. Et les événements marquants. Au risque de s'y revoir parmi les acteurEs.

La marche du pain et des roses. La mise en place du Secrétariat à l'action communautaire autonome. Les consultations du comité externe de réforme de la sécurité du revenu. Les sommets socio-économiques. Le chantier sur l'économie sociale. La marche mondiale des femmes. Les multiples épisodes de la proposition de loi citoyenne vers un Québec sans pauvreté. Le Forum social mondial. La Commission parlementaire sur la sécurité alimentaire.

On note les coups d'espoir. Les coups de semonce. Le tout lesté d'une prudence bienveillante.

À ce sujet, Guy a suivi très attentivement l'émergence du mouvement communautaire comme acteur politique.

« L'arrivée du communautaire sur la scène des délibérations régionales et nationales permettra-t-elle de faire surgir des alternatives susceptibles de favoriser un rapprochement du social et de l'économique? Chose certaine, cette innovation suscite de l'espoir. »

« Enfin, l'État acceptera-t-il de faire une place permanente à ce nouveau joueur et de lui fournir des conditions concrètes pour qu'il ne demeure pas « l'oublié » des décisions qui comptent? » (octobre 1996, p. 237-238)

Assez vite, après les sommets socio-économiques, constatant que chacun est retourné sur «son terrain habituel», il plaide pour «les nécessaires passerelles entre les syndicats, les groupes communautaires et les groupes de femmes» :

«À moins de devenir une immense ligue d'improvisation, dans laquelle chacun va se croire un acteur social parce qu'il joue son petit numéro, il faudra bien trouver des chemins transversaux...» (novembre 1999, p. 262)

Quelques années plus tard, la politique de reconnaissance du communautaire prend acte de la créativité et de la vitalité des groupes et systématise leur financement. Heureuse complémentarité ou opération de réduction des coûts et de contrôle du développement social? Chose certaine, les groupes devront très vite «préciser la marge de manœuvre qu'ils entendent défendre comme la chatte ses petits» (septembre 2000, p. 4). Neuf ans plus tard, alors que «tous les indicateurs passent au rouge», que la précarité du communautaire, «témoin des besoins de base non satisfaits», augmente en même temps que la main mise «de plus en plus tatillonne» des divers ministères qui les financent «comme des sous-traitants à moindre coût», Guy rappelle que leur avenir «a partie liée avec celui de notre société», en tant que constructeurs de paix sociale (mars 2009, p. 14).

Au fil des chroniques, les images viennent stimuler la réflexion et habiliter à la poursuivre.

Attention aux approches «saucisson», qui découpent les problèmes sociaux en tranches minces (novembre 1991, p. 261). Attention aux mesures «mur à mur», qui généralisent des solutions et accordent la primauté «aux seules grandes institutions» alors que les problèmes demandent une approche par les contours du local (mars 1995, p. 36). Attention aux consultations trop rapides sur une réforme de l'aide sociale qui aura des impacts importants: c'est comme construire «un bateau dans son sous-sol» (mars 1997, p. 37)! Attention au «Grand carrousel de l'économie» et à une conception de la richesse «proche parente des grands jeux de casino» (mars 1998, p. 58).

EN GESTATION

«J'aimerais montrer que cette rupture est déjà commencée dans notre milieu et que d'autres scénarios sont en train de s'écrire.» (juillet-août 1996, p. 171)

Aux questions qu'il se pose en 1996 sur le communautaire, Guy répond: «Il est trop tôt pour répondre. Mais la nouveauté mérite d'être fortement soulignée. D'entrée de jeu, il faut donner une chance à cette innovation sociopolitique, si l'on veut sortir du laisser-faire actuel qui garde trop de gens dans les marges et l'espoir en charpie.» (octobre 1996, p. 238)

Entre la mémoire et l'imagination, les parcours de Guy dans l'immédiat le retiennent de toute fuite en avant. Son attention est toute portée sur les possibles du présent, à la recherche des ingrédients du prochain acte. Et là, il fait place à l'imprévisible.

Il manifeste de l'ouverture, presque de la tendresse pour ce qui n'était pas là et pourrait être en train de naître à même le chaos. «L'avenir est peut-être en marche» (décembre 1993, p. 292). «Somme tout, une ère nouvelle est en train de s'ouvrir. Nous entendons continuer de la surprendre.» (mai 1993, p. 105)

«Mais pourquoi faudrait-il choisir? La nouveauté est toujours fragile. Déroutante à souhait. Nous n'avons que des vieux mots pour la dire. Cela ne l'empêche guère de s'infiltrer dans nos façons de penser et de vivre ensemble» (juillet-août 1996, p. 170)

«Il est évidemment trop tôt pour trancher dans le vif et cela n'est peut-être pas nécessaire», «Un champ immense vient de s'ouvrir: il ne faudrait pas en fermer trop vite les clôtures!» (septembre 2000)

COMMENT HONORER L'HÉRITAGE DE GUY?

À travers ses écrits, il nous a bien laissé quelques invitations. Les lignes suivantes gardent une pleine actualité: «Ici encore nous avons la chance de découvrir que nous avons à écrire ensemble de nouveaux scénarios qui permettent au plus grand nombre possible d'être sur la scène et d'être des acteurs. Tel est bien, me semble-t-il, notre tâche collective pour les temps à venir.» (juillet-août 1996, p. 173)

Une autre fois, il appelle à « des objectifs plus inclusifs de développement solidaire, où ceux et celles qui ne sont pas dans nos réseaux habituels puissent devenir concrets, avec des visages et des voix enfin entendues » (novembre 1999, p. 262).

Je retiens aussi cette ouverture, toujours aussi actuelle, vingt ans plus tard.

« Qui sait? Peut-être serons-nous comme ces membres d'un orchestre qui jouaient chacun pour soi et qui (la bonne surprise!), découvrent soudain, en s'écoutant, qu'ils ont la même partition inconnue.

Oui, qui sait? Peut-être plusieurs parmi nous vont-ils continuer le chemin entrepris, tissant des liens avec les gens qu'on a fait tomber à côté, chacun faisant confiance à son besoin de lumière, y buvant avidement comme à sa propre source.» (décembre 1989, p. 300)

Qui sait? À travers ces invitations du sourcier devenu aussi sage-femme, « l'avenir est peut-être en train de nous faire signe » (décembre 2000, p. 9).

L'histoire du Père Guido Pago

JEAN-CLAUDE RAVET

Bonjour. Je suis heureux de rencontrer enfin des gens. Ça fait tellement de temps que je suis perdu dans mes lectures. Vous avez ici des archives extraordinaires vous savez. Des documents tellement anciens et rares. J'en émerge à peine. Cela fait des semaines que j'y suis. Je n'ai pas vu le temps passer. J'étais tellement absorbé, enfoui dans ma lecture que personne ne m'a aperçu dans le fond des livres pour me dire qu'il fallait sortir et revenir un autre jour. J'étais comme cloî-tré dans les livres que je lisais. Je n'étais là pour-tant qu'en visite. Mais je suis tombé par hasard sur les *Relations* des jésuites. Je n'avais jamais ouvert de *Relations* auparavant. Ça m'a fait un choc. Les jésuites y racontent leur mission. C'était une façon pour eux de faire émerger Dieu dans leur histoire. De faire de leur expérience quoti-dienne l'encre, les lettres, les mots, les phrases, les versets d'une nouvelle histoire sainte. Dieu anonyme prenait un nouveau visage de prophète.

Un des volumes a attiré mon attention avec sa couverture toute mangée par le temps. Ce très vieux livre m'a carrément happé. Il était étrange. C'était comme si les lettres par endroit s'étaient effacées; l'usure faisant son œuvre en effaçait des mots, des paragraphes, des pages entières sans aucune écriture. Et pourtant, en scrutant ces pages blanches, on y devinait suffisamment de lettres pour déduire que le récit se poursuivait. Mais d'autres fois, on aurait cru qu'aucun mot n'avait jamais occupé la page tant elle paraissait intacte, vierge, neuve. Comme si le récit s'était évanoui de lui-même, laissant à la seule imagina-tion du lecteur le soin, le pouvoir, le devoir de continuer l'histoire. Comme un saut dans le vide. Vous comprenez pourquoi j'ai fini par être englouti dans la lecture et devenir invisible. Plusieurs fois j'ai perdu pied, m'accrochant à la marge du bout des doigts, suspendu dans le vide, mais toujours, grâce à Dieu, j'en suis sorti sain et sauf, quand bien même écorché.

Je ne sais pas comment vous raconter cette histoire si lointaine et si proche à la fois. Plus je lisais, plus j'étais convaincu de côtoyer des gens qui m'étaient familiers et chers. Des gens dont je connaissais l'histoire et qui m'apparaissaient dans un nouveau jour. Le récit raconte les aventures d'un missionnaire. Le Père Guido Pago. Pago, c'est le nom latin pour dire «apaisement», ce qu'on donne pour récompenser et soulager l'effort. Vous savez, c'est le mot qui a donné en français «paiement». Mais bref de détails, revenons à Guido.

Permettez-moi encore un petit détail qui permettra de s'en faire un portrait – pourquoi pas. On le surnommait la huppe du bon Dieu. C'est qu'il avait une mèche qui lui recouvrait le crâne. Il disait que c'était comme des antennes qui cap-tent ce qui croît dans le sol, avant même qu'il soit visible à l'œil nu. Ou encore comme une voile sur un navire, sensible à l'esprit de Dieu qui souffle où il veut. Ainsi allait-il là où Dieu voulait. Ainsi marchait-il la huppe au vent poussé par un souffle de vie et comprenait-il les lieux où ils marchaient. Des lieux où l'Esprit souffle.

LA MISSION

Guido était missionnaire. Un missionnaire spécial. Ses supérieurs n'avaient pas voulu qu'il aille en terre sauvage prêcher l'Évangile. Il avait souffert beaucoup de cela. Dans un des tout pre-miers fragments du livre on comprend ce qui s'est alors passé et qui fut déterminant dans sa vie. Il relate un rêve. Il se voyait annoncer l'Évangile aux païens, la croix dans les mains, convertir les sau-vages qui accouraient de partout se faire baptiser, recevoir la sainte communion, et porter fièrement le nom de chrétiens en reniant leurs anciennes idoles et coutumes démoniaques. Mort martyr, il se présente fièrement devant le sauveur. Mais, au lieu de sauveur – il savait bien comment il était le sau-veur, avec sa grande barbe, ses longs cheveux, son teint clair et son air angélique – il voit un sauvage. En habit de sauvage. Il lui dit: «Qu'as-tu fais?»

– Mais j'ai prêché l'Évangile, j'ai converti les hommes à la vraie religion, j'ai détruit leur idole et les ai remplacées par nos saints et nos reliques.

– Tu as annoncé l'Évangile?

– Parfaitement. J'ai professé que tu étais le vrai Dieu et qu'il fallait qu'il t'adore. Toi et toi seul. J'ai fait connaître les sacrements que tu nous as donnés pour notre salut. J'ai annoncé les vérités éternelles, les dogmes de la très sainte Église catholique. Qu'hors de l'Église point de salut. Édifier des cathédrales à ta gloire. Je les ai même remplies.

– Mais Guido, n'as-tu pas compris que l'Évangile, c'est aussi la vie. C'est ça le plus fondamental. La vie des pauvres parmi les lesquels Dieu chemine et a fait sa demeure. Qu'avant d'être des vérités, l'Évangile est une pratique, une manière de faire et de penser, une manière de vivre. Une page de la vie de Dieu sur terre qui nous enseigne une chose : à devenir humain. Ce qui est premier pour l'humanité est ce qui est premier pour l'Église. L'amour, la justice, la compassion, la solidarité avec les pauvres. Ce qui permet à l'humanité à devenir plus humain. Le reste, viendra par surcroît. C'est l'humain qu'il faut défendre, sa dignité. Va, retourne sur terre. Tu n'es pas prêt à entrer dans mon royaume. Écoute plutôt la vie battre et poindre. Reconnais ce qui cherche à se dire, les nouveautés qui percent la terre et viennent au monde, les signes d'humanité nouvelle – le souffle de Dieu – et prends-en soin!

LES SIGNES DES TEMPS

C'est alors qu'il se réveilla. Il quitta le palais épiscopal où il résidait. Il alla dans les bas-fonds de la ville, dans le creux des campagnes. C'est alors qu'il remarqua son don. Là où la vie fourmillait de mille petites semences imperceptibles, il les ressentait et sa mèche de cheveux, en même temps, s'excitait comme innervée de la vie la terre. Il aimait à rester dans les milieux populaires, c'est là que ses cheveux dansaient le mieux au souffle de l'Esprit. Par contre dans les palais des princes et des évêques, sa couette était généralement bien sage, presque aplatie. Il ne s'y attardait guère.

C'est ainsi que le monde entrait par ses pores. Il sentit les souffrances des gens, et leurs espoirs, leurs joies comme leurs tristesses. Il les vit dans leur communauté organiser la solidarité, lutter contre la misère, déjouer les injustices. Il entendit la protestation contre le joug que leur imposait leurs maîtres et leurs seigneurs, au nom de Dieu. Et il pleura. Pleura de joie. Il comprit que ces cris, que la vie de ces gens, étaient dans

l'Évangile. Que ce qu'ils faisaient, ce qu'ils vivaient faisaient échos à l'Évangile. Que les paysans, les pêcheurs, les pauvres, Jésus avait marché à leur côté en Galilée. Et marchait toujours avec et se confondait avec eux. Comme il en vint à les embrasser, à les aimer! Il fit sa demeure avec eux.

Ce fragment se termine ainsi, je l'ai appris par cœur : « J'ai compris une chose, dit Guido, il n'y a pas d'un côté une histoire sainte et de l'autre une histoire profane; il n'y en a qu'une, une seule et unique. La nôtre. Et dans celle-là le souffle de Dieu souffle toujours. Toi qui me lis, sais-tu l'entendre, sais-tu le suivre? Écoute-le, il a le goût de la vie, le goût de petite pousse toute verte et tendre, le goût de vivre. La vie est comme une pâte qu'une Présence ineffable soulève et anime. Entre dans la culture comme dans l'Évangile par la porte des exclus. Sois attentif aux signes des temps : c'est là la manière d'écrire un nouveau chapitre de la Bible. »

Et puis cette énigme... cette phrase qui clos le tout, et qui fait mal, bouleverse, m'habite, me tenaille. Qui exige de moi une réponse. Aidez-moi à la comprendre, moi un mécréant qui ne connaît rien de la foi catholique, vous qui connaissez certainement mieux le jargon des croyants et des jésuites des *Relations*, saurez-vous peut-être la décoder. Ce n'est qu'une phrase, des mots – une route qui aboutit à un abîme, une marche qui se poursuit par un saut dans le vide –, un cri écrit en gras, avec une encre rouge comme du sang (est-ce son sang?) : **L'Évangile se vit avec les pieds...**

Je voudrais vous raconter un autre fragment des *Relations*. Si bien sûr j'en ai le temps.

ÉGLISE NOUVELLE

Guido Pago était devant un évêque. Ce jour-là, fait notable, puisque le chroniqueur prend la peine de le noter, sa mèche de cheveux proverbiale était bien plate sur sa tête d'habitude en broussailles, toute attentive à capter les vibrations de l'Esprit dans le monde. Il écoutait sagement ses remontrances. L'évêque en effet trouvait suspect ses fréquentations. Il avait des projets pour lui. Une paroisse à lui offrir. Guido Pago restait silencieux. Ce qui n'était pas très courant. « Je veux bien », finit-il par dire.

Durant le premier dimanche, toute l'église était pleine pour accueillir le nouveau curé. On attendait son arrivée avec impatience. Les cloches sonnaient. Tout le monde se regardait d'un drôle d'air. Il n'arrivait pas. Rien. Le sacristain essayait tant bien que mal d'apaiser l'assemblée. Ne vous inquiétez pas, il s'en vient. Les voix s'élevaient. Le ton aussi. Et les enfants de chœur rigolaient dans leur coin. On aura plus de vin de messe à boire. Et finalement en pleine pagaille, il arrive. Le silence se fait. Pourquoi m'attendiez-vous? Qui attendez-vous ici? Un maître de cérémonie? Un homme de spectacle? Un *preacher* peut-être? N'êtes-vous pas le peuple de Dieu? Cela ressemble plutôt à une salle de spectacle dont les clients déçus veulent un remboursement. Qui vous rassemble ici, est-ce moi, le curé? Ou Jésus? Qu'êtes-vous venu faire ici? Dites-moi? Long silence. Puis un enfant le brisa en mille miettes: «Nous sommes venus célébrer Jésus parmi nous.» Tout le monde se mit à parler. Nous sommes venus célébrer notre foi, notre espérance. Nous venons chercher du souffle pour vivre. Le pain quotidien – et pour beaucoup relativement hebdomadaire – qui nous aide à poursuivre le chemin, disait-on. Et bien qu'attendiez-vous? Vous allez l'air bien repus pour laisser passer ce temps.

SORTIR DE TABLE

Et il leur raconta une histoire. Des croyants étaient rassemblés pour célébrer dans une chapelle bien close. C'était peu de temps après la mort de Jésus – crucifié comme un renégat de l'empire. Ils avaient peur. Le monde leur faisait peur. Ils avaient pris l'habitude de rompre le pain ensemble. Voilà le commandement que Jésus leur avait fait au dernier repas. Ceci est mon corps, avait-il dit. Et ainsi ils le sentaient tout proche. En sécurité. Mais un des apôtres très respectés de la communauté – je pense qu'il s'appelait Jean, ou bien était-ce Marie? – fit un geste qui bouleversa tout le monde et lui-même en premier. Il était comme poussé par une présence qui l'habitait. Il sortit de table, et se mis à laver les pieds de ses frères et sœurs, comme font les esclaves, les serviteurs des maisons de riches. Et tout le monde protestait. Mais qu'est-ce qui te prend, Jean – ou bien était-ce Marie? Es-tu devenu fou? Redresse-toi, tu nous fais honte. Nous sommes ici dans le cénacle où Dieu se rend présent. Mais il leur répondit: «Vous ne comprenez pas. Ce que je fais,

Jésus l'a fait à chacun d'entre nous. Et plus encore. Il s'est approché des esclaves, des prostrés, des exclus, des lépreux, des paysans, des pêcheurs et pêcheurs que nous sommes. Nous étions ses amis. Il a témoigné de notre dignité. Nous étions écrasés par la honte, par l'oppression et la misère, et il nous a appris à nous relever. Toute sa vie il a combattu l'injustice, les inégalités, les joutes de pouvoir, les exclusions. Il nous a enseigné à partager, à lutter pour la justice. Il marchait sur les chemins de la vie, inventant sans cesse un dialogue nouveau avec les hommes et les femmes de son temps. Et nous, ses disciples nous nous enfermons dans une église comme dans une citadelle assiégée et gardons un trésor mangé par les mites et la rouille, parce que nous avons peur du monde, par mépris du monde. Nous dépouillons Jésus de sa vie, Dieu de l'humanité. Je crois que nous nous égarons mes frères, mes sœurs, il nous faut briser les murs qui nous séparent du monde. Il nous faut donner nous-mêmes du pain. Comme lui, relever ceux qui sont prostrés, écrasés, par les pouvoirs, par la honte, par le mal. Il nous a aidés à naître de nouveau. Pour cela il a puisé dans le meilleur de nous-mêmes. N'a-t-il pas été pour nous une sage-femme? Pourquoi ne le serions-pas pour les autres, à notre tour? Sortons de table. Allons sur les chemins de l'humanité. Devenons croyables. Créons des liens qui tissent la communauté humaine. Créons des lieux d'épiphanie. L'eucharistie, c'est la mémoire de la vie. Il nous faut vivre d'abord. Sans quoi nous célébrons le vide. Une foi qui ne parle plus le langage des hommes et des femmes de notre temps est une foi morte. Une parole morte. Un pain rassis, dur comme pierre. C'est vrai que c'est risqué. Jésus que nous célébrons est mort. Crucifié. Mais la vie, avec ses risques, ses dangers, ses tâtonnements, ses nuits obscures, ne vaut-elle pas la peine d'être vécue jusqu'au bout d'elle-même, comme l'a fait Jésus? Apprendre en marchant que l'humanité qui nous est commune, de misère et d'espoir, est le seul chemin en sa compagnie.»

PENTECÔTES

Ces mots allumèrent le feu dans leur cœur. Ils se remémoraient Jésus vivant. Alors des chrétiens sortirent de table, ouvrirent la porte du cénacle de l'Église-trésor, citadelle, et s'en allèrent accompagner les hommes et les femmes à grandir dans leur humanité. Le soir, après le labeur, ras-

semblés de nouveau pour partager ce qu'ils avaient vécu, ils partagèrent le pain. Cette fois, il avait le goût d'un pain. Le goût de la vie.

La communauté semblait inquiète. Que voulait-il leur dire? Les invitait-il à quitter l'église à l'instant même?

L'ÉGLISE DÉCENTRÉE

Guido Pago garda silence, puis il ajouta. L'Église n'existe pas pour elle-même. Mais pour continuer la pratique de Jésus. Vous chercher la chaleur, le réconfort, la sécurité. Il vous faudra avoir froid, douter, être inquiet. Ne vous inquiétez pas. La célébration est essentielle. Elle est mémoire. Elle est création. Elle est repas. Elle est louange. Elle est danse et rêve. Elle est liée à la vie. Elle est pourvoyeuse de sens. Un sens qui parle. Un sens croyable. Un sens qui donne vie. Mais de grâce, n'en faites pas un refuge, une occasion de fuite, une illusion. Ne la déconnectée pas du réel, de l'humanité qui lui donne chair. Elle se convertirait alors en fête des morts.

C'est pour cela que la mémoire de Jésus est dangereuse. Elle bouleverse les certitudes, poussent aux frontières, vers l'inconnu, invite à se laisser toucher par le cri des oubliés et des humiliés du monde. Comme une blessure ouverte.

Là se termine le fragment. Il y a en bien d'autres, comme un chapelet d'îles, que je n'ai pas pu lire. Ils ouvrent sur un grand silence. Une blessure ouverte. Une brèche. J'y suis entrée, je le crains.

À l'occasion des funérailles de Guy Paiement

HOMMAGE À GUY PAIEMENT

MICHEL RIOUX

Animateur social, à la fois homme d'action et théologien de haut niveau, à jamais solidaire des plus démunis et des moins bien nantis, éveilléur de consciences et prospecteur de sens, Guy Paiement, jésuite, a quitté ce monde à Pâques 2010. Avec lui, un prophète s'en est allé.

Lui qui a passé sa vie à chercher des signes et à les déchiffrer, et qui n'a cessé d'expliquer la symbolique de la fête pascale, la plus importante pour les chrétiens, c'est cette journée-là qu'il a décidé de partir.

La soif de justice sociale qui l'a habité toute sa vie a conduit Guy Paiement à former des réseaux de solidarité pour « donner des mains à l'espérance », comme il le disait. Président et surtout animateur des Journées sociales du Québec, il était constamment à la recherche de signes. Il y a quelques mois, il avait mis sur pied la commission Emmaüs, qui avait regroupé près de 150 personnes préoccupées par les problèmes des temps présents. À cette occasion, il avait écrit : « Plusieurs parmi nous sont désabusés devant l'abandon des promesses du concile Vatican II et la tendance de plusieurs responsables à se réfugier dans le cénacle. La chose n'est pas tellement différente de ce qui se passe dans la société où, malgré les crises qui la traversent, on semble se satisfaire des solutions d'hier et s'étourdir dans le monde du spectacle. »

Il ajoutait pourtant, et c'était là l'expression de sa volonté de saisir les messages de l'Esprit, qu'il se préparait quelque chose de neuf et que ce quelque chose affleurerait dans plusieurs de nos efforts. Il disait aussi que « la foi devait avoir de la terre après les pieds ». Autrement dit, pour Guy Paiement, avoir la foi exigeait qu'on passe à l'action, qu'on agisse.

Préoccupé par les problèmes de la faim, il avait présidé il y a une quinzaine d'années la Table de concertation sur la faim et le développement social de Montréal, où il avait réussi à faire travailler ensemble organismes communautaires et représentants municipaux et gouvernementaux. Animateur au Centre Saint-Pierre, Guy Paiement a ouvert la conscience de centaines de personnes aux problèmes causés par l'absence de justice sociale. Pour démystifier l'économie, il a publié en 1997 *L'Économie et son arrière-pays*.

Il y a quelques jours, Guy Paiement avait regardé avec beaucoup d'émotion la vidéo des funérailles de Pierre Falardeau. En septembre dernier, il avait accepté avec joie de présider les funérailles du cinéaste. Même affaibli par la maladie, le verbe de Guy Paiement avait retenti dans l'église Saint-Jean-Baptiste. Rarement une parole a-t-elle porté comme celle-là auprès des quelque 2000 personnes présentes. Il faut avoir entendu les applaudissements qui ont marqué cette célébration pour comprendre à quel point Guy Paiement avait su trouver les mots justes pour être en phase avec ces hommes et ces femmes de tous horizons venus témoigner de leur solidarité envers le cinéaste.

D'entrée de jeu, Guy Paiement avait donné le ton en rappelant que Falardeau, comme Jean le baptiste, fustigeait les autorités qui bloquaient le changement vers un monde plus juste. Il avait choisi l'évangile de Luc où Jésus tombe à bras raccourcis sur les pharisiens et les scribes : « Malheur à vous, hypocrites qui laissez de côté la justice et l'amour de Dieu. Vous aussi, légistes, qui chargez les hommes de fardeaux accablants. » Il avait rappelé que cette charge contre le pouvoir en place avait mené Jésus à sa perte.

Le célébrant, sous les applaudissements de la foule, avait ajouté qu'on ne pourrait pas faire taire la voix de celles et ceux qui dérangent les riches et les puissants « pour que tous aient accès à la table et soient traités dignement, pour que les richesses, les savoirs et les pouvoirs soient redistribués autrement ».

Après la cérémonie, j'ai vu des dizaines de personnes lui serrer la main et lui dire à peu près ceci : « S'ils étaient tous comme vous, on serait encore là ! » Il avait su toucher l'âme de ces gens et traduire avec clarté les sentiments qui les habitaient. « Je n'ai pas besoin de canoniser ici Pierre Falardeau », avait-il dit. « Mais je sais qu'il a voulu faire sien le destin de tout un peuple, un peuple dépossédé par les puissants et les intrigants. À ce titre, il mérite plus que notre admiration. Il s'est tenu debout et nous invite à faire de même. Il est une voix qui amène les enfants de demain à nous regarder dans les yeux et à nous demander : quel bonheur êtes-vous en train de nous préparer ? Quelle société, quel environnement, quel vouloir-vivre ensemble allez-vous nous laisser ? Qu'il en soit chaleureusement remercié. Car le neuf dont nous avons besoin se trouve dans cette direction. »

Avec hier Pierre Falardeau et Pierre Vadeboncoeur, et Guy Paiement aujourd'hui, le Québec est en deuil d'hommes phares qui, chacun à leur manière, ont dit les espoirs, ont porté les projets et ont ouvert les yeux de ce peuple constamment à la recherche de ses repères. Un peuple qui décidera un jour de « se remettre debout », comme ils l'ont souhaité.

Longueuil, 7 avril 2010
(texte publié dans *Le Devoir* du 7 avril 2010)

HOMÉLIE AUX FUNÉRAILLES DE GUY PAIEMENT, LE 10 AVRIL 2010

(« La sortie de table », Jean 13, 1-6, 12-18)

FLORENT VILLENEUVE

Guy s'en est allé tout doucement, le soir de Pâques, accompagné de quelques femmes qui ont longtemps fait route avec lui.

Son départ nous attriste beaucoup et laisse un vide immense dans le cœur de nombreuses personnes qui l'ont connu et aimé. Je pense, en particulier, à ses proches parents, à sa famille religieuse (Jésuites), ainsi qu'aux membres de sa communauté avec qui il a célébré la **Cène du Seigneur**,

une dernière fois, avant de quitter ce monde qui passe...

Vous me permettez de dire que j'ai hésité avant d'accepter de faire homélie en cette circonstance. Tant de voix plus autorisées et plus compétentes que la mienne auraient pu se faire entendre pour commenter, en particulier, la page de l'**Évangile de Jean**, si chère à notre ami Guy. Si je relève ce défi, c'est surtout parce que je viens d'une région dite éloignée, une région périphérique, que Guy, un sourire en coin, aimait à rappeler qu'elle était un Royaume... Ce montréalais « pure laine », né dans le quartier Rosemont, était devenu « un gars des régions », un défenseur des régions auxquelles il s'identifiait. Un sociologue de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC) m'avait parlé, un jour, du travail exceptionnel que Guy faisait dans les régions du Québec, de Gaspé à Mont-Laurier, d'Alma à Sept-Îles, de Rimouski à Sherbrooke ! Inlassablement, il répondait à des invitations et rassemblait des gens de toute condition pour porter la **Bonne Nouvelle** d'une société plus juste à bâtir, d'un monde plus humain à faire advenir, d'un Royaume qui vient où les femmes et les hommes sont debout en quête de liberté et de solidarité, où la justice et la compassion font bon ménage. Avec quel enthousiasme, avec quelle espérance, avec quel amour ! Il terminait toujours ses interventions par une sorte d'envolée, par un appel au « souffle », le Souffle de Dieu, à cette vie qui circule en nous et entre nous, et qui nous transforme de l'intérieur. Pour lui, Jésus était le Nazaréen, « subversif », qui brassait la cage des gens installés et dominateurs autant du monde politique que religieux, alors qu'il s'identifiait « au plus petit d'entre ses frères ».

Ces derniers temps, depuis près de vingt ans en fait, Guy mettait beaucoup d'efforts pour l'organisation des **Journées sociales du Québec**. Il en était l'âme et le cœur ! Il souhaitait que ce réseau de militants et de militantes, pour la plupart d'inspiration chrétienne, puisse prendre racine et se développer dans toutes les régions et diocèses du Québec. Il ne lâchait jamais... Dans un autre contexte, je dirais que cet homme de convictions et de projets était têtu, mais ici je dis plus gentiment qu'il était tenace, qu'il avait une volonté d'acier et, surtout, des options socio-politiques claires, précises et incontournables.

La page d'Évangile qui vient d'être proclamée par Yveline n'a pas été choisie au hasard.

C'est celle de la messe du Jeudi saint, la dernière célébration présidée par Guy... Vous revoquez la scène où Jésus partage un repas avec ses amis. Il pose un geste inusité. À un moment donné, il se lève de table, quitte ses vêtements et lave les pieds de ses disciples. Du jamais vu ! Un geste qui dérange et non prévu dans le rituel de la Pâque juive. Un geste que Guy aimait beaucoup commenter à partir d'une grande tradition appelée testamentaire...

Il parlait alors de la « sortie de table ». La sortie de table, une expression qui rejoignait le cœur de ses convictions de foi et de ses options sociopolitiques. Pour lui, Jésus, par ce geste, invitait ses disciples à se mettre au service des autres et donnait en même temps et surtout une dimension, une portée sociale à ce qui deviendra l'Eucharistie, la « fraction du pain ». En sortant de table et en assumant la tâche de serviteur, Jésus se met dans la situation des gens qui ne peuvent être assis à la table, la table du savoir, du pouvoir et de l'avoir. Il prend clairement parti pour l'exclu, le rejeté, le pauvre, le « magané », toutes ces catégories de personnes qui n'ont pas réellement de place dans la société de l'époque, comme dans celle d'aujourd'hui. Jésus propose donc une meilleure organisation de la table collective. Il anticipe un avenir où tout le monde serait à une grande table en train de partager toutes les richesses, aussi bien les ressources de la terre que celles du cœur et de l'esprit.

Pour nous aujourd'hui, nous reconnaissons donc la portée sociale de l'Eucharistie, le sens le plus profond du « Faites cela en mémoire de moi » que le prêtre prononce après la consécration du pain et du vin. Quand nous sortons de l'Eucharistie, nous sommes renvoyés, à l'invitation de Jésus, aux tables de la vie, à toutes les situations de notre quotidien personnel et collectif. C'est une occasion d'exprimer dans nos eucharisties la passion de Dieu pour le monde, pour la justice et la liberté, une occasion de rejoindre une grande portion de la caravane humaine.

Notre cher disparu avait cette passion pour le monde, pour la justice sociale et la liberté. À la suite de Jésus ressuscité, il sortait de table et s'engageait pour un monde plus humain. Il n'avait pas peur de dénoncer les situations inacceptables et, avec le Souffle divin, il annonçait un monde nouveau et une terre nouvelle. Sa vie a été un

combat de tous les instants, jusqu'à la limite de ses forces. Il nous invite à continuer...

Que notre rassemblement eucharistique soit une immense action de grâces au Dieu de la vie, à ce Dieu qui a permis à Guy Paiement d'avoir un tel rayonnement dans notre Église et notre société.

Amen.

HOMMAGE DU GROUPE RESSOURCES DU PLATEAU MONT-ROYAL ET DE LA COOPÉRATIVE MARIE-GÉRIN-LAJOIE

LOUISE BERGERON

Je fais partie de la coopérative d'habitation Marie-Gérin-Lajoie. La coopérative est un milieu de vie communautaire où les gens qui l'habitent proviennent de divers milieux sociaux.

À l'époque où j'ai connu Guy, je venais de vivre tous les méandres de la précarité dans un contexte de mondialisation : je m'étais payé des études dans une technique de Cégep en travaillant dans une station de métro jusqu'à minuit pour n'aboutir qu'à des emplois payés au salaire minimum, sinon aux taux des pays en voie de développement. J'étais révoltée devant ma vie dévastée.

Je suivais un cours de Bible donné par Guy au Centre St-Pierre. Ma question du moment se référait à l'Évangile de Jean, la Samaritaine : qu'est-ce qu'on entend par « adorer Dieu en esprit et en vérité » ? Il m'a alors invité à me joindre la communauté de base Les Chemins, si je le souhaitais.

Plusieurs de ses slogans sont venus aiguillonner ma dignité; ils résonnent encore dans mon cœur : Tout commence par un non ! On ne voit bien qu'avec nos pieds ! On n'est pas né pour un p'tit pain mais pour gérer la boulangerie ! La rouspétance de l'Esprit ! Le signe qu'on est des ressuscités c'est le goût qu'on a d'aider d'autres personnes à se remettre debout !

Peu à peu, ma révolte s'est transformée en joie. Grâce à des amies, j'ai pu retourner aux études en travail social. En 1992, avec Guy et d'autres personnes, nous avons mis en place un groupe communautaire, le Groupe Ressource du Plateau Mont-Royal, selon ce qui nous tenait à cœur : la défense et la promotion des droits des citoyens et des citoyennes à revenus précaires.

En 1994, l'organisme développait des groupes d'achats coopératifs en alimentation afin que les membres se donnent ensemble plus de pouvoir sur leur vie et sur leur milieu. Les carrefours citoyens se sont ajoutés afin de s'appropriier les événements majeurs de l'actualité. Ainsi que des rencontres régulières avec notre député. Ces rencontres étaient animées par Guy.

Enfin, d'autres activités se sont développées : les soupers gourmands à thématiques, les sorties culturelles, les sorties champêtres, bref : la fête, l'avenir tracé à grands traits. Guy est demeuré membre du conseil d'administration jusqu'à la fin. Il a collaboré aux grandes orientations de l'organisme et participé à ses activités.

Au fil des ans, le Groupe Ressource a dispensé de la formation à plus d'une cinquantaine de groupes demandeurs à Montréal et au Québec sur la mise en place de groupes d'achats coopératifs. Nous avons développé le Collectif des groupes d'achats du Québec.

Ce que je retiens de Guy, c'est sa façon de nous inviter à être des sages-femmes les uns pour les autres, cette façon chrétienne de nous engendrer mutuellement, à lutter contre toutes les forces de mort de notre société, à donner des mains et des pieds à notre espérance, à entrer dans la grande farandole de la vie du don et du partage. C'est cela « adorer Dieu en esprit et en vérité ».

HOMMAGE DE LA TABLE SUR LA FAIM ET LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL DU MONTRÉAL METROPOLITAIN

JEAN-PAUL FANIEL

Le départ de Guy Paiement nous plonge tous dans la conscience que nous venons de perdre un grand homme.

Pour les gens et les organismes communautaires de la Table sur la faim et le développement social du Montréal métropolitain, nous perdons un homme de vision qui a su nous inspirer dans notre travail d'intervention. Homme de paroles, mais aussi d'action, il s'est investi à fond dans un groupe de première ligne et n'a eu de cesse de puiser au quotidien des personnes appauvries pour nous proposer diverses avenues nous permettant de les soutenir dans la reprise de pouvoir sur leur alimentation et sur leur vie.

Pour le peuple québécois, nous perdons un grand penseur du développement social qu'il comprenait comme le soutien au développement, et j'oserais dire, à l'épanouissement des personnes et de leur milieu. Nous perdons également un ardent nationaliste qui a toujours su décliner le parcours vers l'indépendance du pays avec la démarche de libération des gens du peuple du joug de leur oppression,

Plus personnellement, permettez-moi de vous confier que je perds un camarade et un complice d'une trajectoire commune qui nous a amenés, durant plusieurs années, à rechercher ensemble, au quotidien, l'angle d'explication la plus appropriée pour bien faire comprendre les problèmes sociaux que nous confrontons et les pistes de solution que nous proposons. Homme de grande culture, il m'a également permis, à ses côtés, d'enrichir la mienne de toutes ses connaissances et de sa grande sagesse.

Mais, au-delà de ce que l'on perd, il reste ce qu'il nous a légué :

D'abord un espoir ! L'espoir que l'on peut changer le monde dans lequel nous vivons, si l'on croit assez à nos rêves pour mettre ensemble l'épaule à la roue et, ensemble, les construire.

Ensuite une perspective, celle que nous pouvons y arriver si nous puisons notre force dans celle des gens dont nous épousons les besoins et les aspirations et si nous leur laissons la place pour les exprimer et y travailler.

Enfin, il nous a laissé en héritage un défi, celui de continuer son œuvre en s'inspirant de sa vision, de ses écrits et même de sa présence.

Car, en fait, mon cher Guy, tu demeures avec nous, dans nos cœurs, dans nos pensées et dans notre démarche vers l'accomplissement de cette utopie qui t'était si chère.

Bonne nuit, Guy !

HOMMAGE DU CENTRE JUSTICE ET FOI ET DE LA REVUE RELATIONS

ÉLISABETH GARANT

Lors de nos derniers échanges, Guy Paiement disait sa grande déception d'avoir manqué les dernières réunions du comité de rédaction de *Relations*. Il était profondément attaché à la revue *Relations* et au Centre justice et foi, mettant généreusement à contribution son temps, son analyse, ses talents d'écrivain et ses dons d'orateur. Guy n'était pas le plus vieux du comité de rédaction puisque Gregory Baum lui ravissait le premier prix. Mais il en était le doyen, lui qui y siégeait avec **fidélité** depuis 1980, 30 ans. Guy était extrêmement fidèle à ses engagements, à ses convictions profondes, aux causes et aux personnes. Il aura écrit pour la revue des dizaines d'articles, préparé de nombreux dossiers, tenu une chronique et nourrit les lecteurs de multiples recensions, étant lui-même un lecteur avide. Il me disait encore le mois dernier : « Je ne peux pas sortir mais apporte moi des livres. Je peux encore lire et écrire ».

La richesse des échanges et des réflexions du comité de rédaction lui manquaient, mais il nous manquait aussi et nous devons maintenant vivre avec son absence. Nous ne le verrons plus remettre sa mèche de cheveu par-dessus sa tête, toute aussi désorganisée avant qu'après le geste. Il ne sera plus là pour déjouer, par ses longs expo-

sés, même les plus talentueux animateurs et animatrices de réunions. Il ne sera plus là pour lancer un jeu de mots qui nous sortait du trop grand sérieux de nos débats ou pour sauver un dossier à la dernière minute par sa plume rapide.

Mais surtout, il ne sera plus là pour nous aider à regarder le monde. Il nous rappelait qu'il fallait regarder les choses autrement. Il nous invitait à toujours accepter de remettre les choses dans une nouvelle perspective. « **Essayons d'imaginer...** » combien de fois nous a-t-il interpellés ainsi. C'était sa façon de penser autrement les enjeux et de reconnaître les pistes les plus prometteuses. Son appel à la créativité invitait à une remise en route permanente.

Au plan religieux, il nous rappelait que « la foi chrétienne était moins un trésor à défendre qu'un chemin à garder ouvert ». En fidèle fils d'Ignace, il croyait profondément à l'art du discernement pour découvrir la Présence (le Souffle) qui soulève et anime l'histoire humaine : « Car il n'y a pas deux histoires, l'une sacrée et l'autre profane, mais il n'y a qu'une seule histoire ».

Le plus beau souvenir qu'il gardait de sa collaboration avec la revue, c'était probablement la préparation du dossier *Le Québec cassé en deux* en novembre 1988. Mais aussi la tournée du Québec qui en avait découlé. Il avait un amour profond pour le Québec et pour toutes ses régions. La cause du Québec souverain lui tenait profondément à cœur.

Dans le récent numéro de la revue *Relations* portant sur la souveraineté, numéro que nous aurions certainement pu dédier à Guy, Marco Veilleux nous rappelait les paroles de Guy qui disait qu'« être souverain » c'était « d'être en mesure de sauver, ensemble, une certaine **saveur d'humanité** ».

C'est à cet exigeant chantier de la dignité humaine que Guy a consacré toute sa vie. Il croyait avec force que l'exclusion était toujours une profonde blessure pour le monde. « La question de la dignité humaine est une question ouverte et commune », nous disait-il. Les réponses que nous lui donnons restent toujours partielles et c'est pour cela qu'il faut se remettre continuellement à la tâche.

Guy souhaitait ardemment donner la conférence-bénéfice du Centre justice et foi

en juin prochain. Il avait intitulé son intervention, et vous le reconnaîtrez bien à ce titre : *Les souliers de Relations*. À l'approche des 70 ans de la revue, il voulait chercher les milieux d'ancrage qui avaient servi de terreau à la revue. Il n'aura pas eu le temps de rédiger son texte qu'il envisageait un peu, je crois, comme son testament à la revue. Mais nous vous inviterons tout de même à la Maison Bellarmin, le 7 juin, à un hommage à Guy Paiement pour nous permettre de prendre la mesure de l'héritage qu'il nous laisse et nous aider à poursuivre ensemble les nombreux chantiers qu'il avait amorcés.

HOMMAGE DU CENTRE ST-PIERRE

JOSEPH GIGUÈRE

Comme je me trouvais à être directeur du Centre St-Pierre au moment où Guy y travaillait, c'est à dire pendant la deuxième moitié des 20 ans où il y a été, on m'a demandé de dire quelques mots de la trace historique de Guy Paiement au Centre St-Pierre.

Je ne suis plus au Centre St-Pierre depuis huit ans maintenant. Pour parler de l'engagement de Guy dans cette éternelle institution d'éducation populaire, dans ce noble palais des congrès du peuple, je ne trouve rien de mieux que de m'inscrire avec la plus grande ferveur dans les mots d'hommages écrit par l'actuel conseil d'administration, l'actuelle direction et l'actuelle équipe du Centre St-Pierre dans les premiers jours qui ont suivi son décès.

Je cite :

*Hommage à Guy Paiement
Homme d'engagement profond, tenace et déterminé
Homme scandalisé par la faim des pauvres
Homme épris de justice dans la ligne de la grande tradition prophétique
Homme au verbe coloré pour stigmatiser les puissants qui écrasent les faibles
Homme inspirant pour faire advenir une Église engagée
Homme de foi, initiateur de grands rendez-vous de solidarité*

*Nous saluons l'éducateur populaire que tu as été.
Toi qui fus engagé au Centre St-Pierre durant plus de 20 ans,
Sois assuré que tes écrits et le souvenir que tu nous laisses
Continueront à nous stimuler à changer le monde... avec le monde.*

Et c'est signé:

Les membres du CA, les collègues et amis du Centre St-Pierre

Je trouve particulièrement judicieux, pertinent et bien choisi le: « Nous saluons l'éducateur populaire que tu as été ».

Guy était une virtuose de l'éducation populaire. Il connaissait toute l'ingénierie et tous les trucs de la pédagogie créatrice et participative et il savait les utiliser abondamment parce que lui même était très ludique; il aimait jouer et faire jouer. Mais sa force elle n'était pas d'abord dans les techniques pédagogiques. Sa force c'était son verbe. Son gabarit intellectuel de haut vol, d'une incroyable envergure. Il avait tout lu, il avait tout assimilé et l'avait souvent dépassé; il était lui même déjà plus loin que tous les auteurs qu'il lisait. Il parlait avec autorité et non comme les scribes. Sa parole nous amenait dans l'inédit, faisait surgir le nouveau, advenir l'espérance, mais une espérance qui avait des mains, dont il nous faisait voir concrètement qu'elle était en train de se construire sur le terrain. Enfin, si cela peut dire quelque chose, dans les évaluations où les participants étaient invités à l'aide d'une grille avec des petits carreaux de 1 à 5 à évaluer la performance de l'animateur et de la personne ressource, Guy était toujours premier de classe. Et de loin.

Au Centre St-Pierre, Guy c'était Guy. À l'époque, le CSP fonctionnait par secteur d'activités. Il y avait six secteurs d'activités. Et il y avait Guy Paiement. Peut-on s'entendre pour dire que Joseph Giguère, même s'il était directeur général, n'a jamais eu la candeur de croire qu'il encadrerait Guy Paiement. Des grands bouts c'était « just watch me ». En fait Guy a été un indicateur d'horizon, un dépisteur de sens, un développeur créatif. Quand par exemple on a élaboré un programme d'économie sociale, il s'est investi là-dedans avec l'enthousiasme d'un adolescent idéaliste trépidant qui découvre comment changer le monde.

Au Centre St-Pierre, la grande affaire, le grand enjeu historique depuis toujours, c'est l'articulation entre la spiritualité, l'évangile et l'engagement social. Quand j'étais là, il y avait parfois des discussions sur l'importance relative à accorder à l'un ou l'autre de ces différents référents. Dans ce type de débat, il y avait des gens comme Guy pour nous rappeler et pour illustrer avec un incomparable brio, par sa propre démarche et ses différents chantiers, que l'Évangile contient un projet social, qu'il est porteur d'un monde inédit, qui donne horizon, lumière, sens et consistance à l'engagement social d'aujourd'hui.

Dans le sceau de fidélité du Centre St-Pierre, au lien entre l'Évangile et l'engagement social, la signature de Guy Paiement est très fortement burinée.

Enfin, et je termine là-dessus, j'ai déjà entendu des prêtres reprocher à Guy de ne pas s'identifier suffisamment comme membre du clergé. Cela m'a amené à essayer de me dire à moi-même à partir de ma propre expérience auprès de lui où je pensais que se situait Guy Paiement. Ce que j'estime avoir expérimenté et vu c'est que d'abord Guy était un ardent croyant. Il baignait dans la marmite de la foi. Celle-ci lui était naturelle. Il ne sentait pas le besoin de la prêcher à tout bout de champ. C'était sa vie. Si on enlève cela on ne peut pas comprendre sa démarche. À la suite de Jésus qui était un prophète de la modernité Guy est pour moi un précurseur de l'Église de la modernité de demain. Il était le plus religieux des laïcs et le plus laïc des religieux. C'était un adorateur en esprit et en vérité, branché sur les Actes des Apôtres, sur les Pères de l'Église et passant assez vite par dessus Constantin. Il savait voyager avec un appareil ecclésial des plus légers. Son Église c'était vraiment l'Église des personnes, l'Église des pauvres. Il était pleinement dans le monde mais pas vraiment de ce monde. Son espace c'était en même temps le royaume, l'eschatologie et l'engagement entier dans le monde d'aujourd'hui, avec les pauvres, pour faire advenir la dignité et toute la luminosité de l'humain

Témoignant de ce que j'ai vécu avec lui, de l'espérance qu'il a fait lever, de ce que j'ai entendu et lu de lui, j'ai l'assurance qu'il nous laisse un monde plein d'avenir.

Merci Guy!

HOMMAGE DE LA COMMUNAUTÉ DE BASE DES CHEMINS

JOCELYNE LEDUC GAUVIN

La Communauté de base des Chemins a vu le jour en 1971. C'était l'époque de la Révolution tranquille et une douzaine de personnes ont voulu créer des rencontres significatives alors que plusieurs avaient été tentées de décrocher. Guy Paiement s'est joint au groupe. Contrairement aux traditions, Guy et les membres laïcs ont voulu une prise en charge par tous de la Communauté : animation à tour de rôle, décisions en groupe des thématiques des réunions, partage des réflexions et des vécus qui ont été une grande richesse pour le développement de notre foi.

Au fil des années, Guy Paiement a été, pour nous, une source d'inspiration toujours renouvelée.

On peut dire que Guy était un prophète des temps modernes.

Toujours, il donnait la priorité à la solidarité avec les personnes à faibles revenus, les personnes marginalisées, les laissés-pour-compte de la société.

Guy était un homme à la fois érudit et concret. Ainsi, avant chaque rencontre de Bible, il nous préparait des pistes de réflexion à partir de ses connaissances bibliques, géographiques, politiques et sociales. Puis, en homme concret, il disait : « Il faut donner des pieds et des mains à notre foi ».

Guy a rédigé un grand nombre de prières eucharistiques adaptées à nos sensibilités et préoccupations sociales; il a aussi montré à certains membres comment rédiger ces prières.

Plusieurs attitudes et paroles de Guy nous ont marqués. En voici quelques-unes dont on se souviendra :

Il a parlé souvent de l'importance de pouvoir lire les signes des temps dans notre société : des pointeurs de changements qui appellent les hommes et les femmes à marcher ensemble, pour bâtir un monde meilleur. Par exemple : reconnaître le rôle que pourraient avoir les femmes dans l'Église, le respect des droits sociaux toujours à

renouveler, l'importance de se demander quel environnement on veut léguer aux générations futures.

Une fois par mois pendant quelques années, nous avons fait ensemble une démarche de réflexion sur le rôle des femmes dans l'Église. Pour que ça serve à d'autres, Guy a réalisé, avec le Centre Saint-Pierre, une vidéo: *On frappe à la porte*.

Guy nous a fait remarquer que Jésus était un grand prophète, non seulement en paroles mais aussi, par les gestes prophétiques qu'il a posés, allant souvent à l'encontre des autorités civiles et religieuses du temps: guérir un malade le jour du Sabbat; prendre ses repas avec des marginaux; parler aux femmes et aux exclus.

Comment aborder la résurrection de Jésus à Pâques? Guy nous rappelait que ressusciter, ça veut dire se remettre debout; Jésus est ressuscité, donc nous ressusciterons tous nous aussi. À Pâques, combien de fois Guy nous a invités à voir autour de nous toutes ces petites résurrections de personnes et de groupes qui étaient presque à terre, puis qui se relèvent. Parfois c'est nous qui arrivions «sur le carreau», puis on repartait avec un regain d'espoir et d'énergie.

Les dernières années avec Guy:

Les derniers temps de sa vie, on était émerveillés de voir Guy trouver en lui-même l'énergie nécessaire pour continuer de préparer nos réunions mensuelles et nos rencontres de Bible. On a souvent pensé que ces magnifiques textes qu'il continuait de nous offrir, c'était en quelque sorte son testament.

Il est parti, mais on peut être convaincus que Guy va continuer de nous accompagner discrètement dans notre cheminement de foi ensemble.

HOMMAGE DES JOURNÉES SOCIALES DU QUÉBEC

MICHEL RIOUX

Guy Paiement a raté hier, pour la première fois, une réunion des Journées sociales. Une réunion prévue depuis plusieurs semaines. Mais les personnes présentes ont décidé de poursuivre, tout en étant conscientes qu'en son absence, les responsabilités devront être réorganisées. Même chose pour la commission Emmaüs. La réunion prévue le 14 juin est maintenue.

Avec Guy Paiement, un prophète s'en est allé.

Il est parti à Pâques, cette journée où, comme il l'a dit mille fois, il faut se remettre debout.

Il a écrit dans *Le Devoir*: «Pâques devient la fête des gens qui rompent avec un monde financier clos sur lui-même. Elle est de l'ordre de l'appel à se remettre debout avec les autres (ce que signifie ressusciter) et à recréer des liens avec les gens réels et avec notre environnement qui se meurt.»

Guy Paiement était un prophète. Mais un prophète qui ne voltigeait pas dans les sphères éthérées déconnectées du réel.

Il avait les deux pieds bien ancrés dans cette terre du Québec qu'il a tellement marchée, dont il a tant aimé les habitants. Jamais il n'a refusé d'invitation à rencontrer des groupes, partout. Aujourd'hui, Jean Forest, un Gaspésien, a fait 26 heures de train pour lui rendre un dernier hommage.

Avant le référendum de 1995, Guy Paiement a écrit dans *Relations*: «Le OUI est porteur d'une chance inouïe: celle de nous donner le goût d'être souverain, c'est-à-dire fondamentalement capable de répondre de ses actes, de les habiter, et d'être ainsi en mesure de sauver, ensemble, une certaine saveur d'humanité».

Une certaine saveur d'humanité... Une conscience certaine...

Guy Paiement ressentait l'injustice comme une brûlure permanente. Surtout celle faite aux plus humbles, aux moins bien nantis.

Il avait le verbe clair. Il s'indignait quand il constatait que l'Église officielle ne trouvait pas les mots pour le dire. Si on parle au monde en serbo-croate, comment s'étonner que le monde ne comprenne pas le message! Sa foi avait de la terre après les pieds. Elle était incarnée.

Dans son homélie aux funérailles de Pierre Falardeau, le message de Guy Paiement avait été entendu. Il avait dit du cinéaste: «Il s'est tenu debout et nous invite à faire de même».

Lui aussi s'est tenu debout. Et lui aussi, parti à Pâques, nous invite retrouver nos repères et à nous remettre debout.

HOMMAGE DU CARREFOUR JUSTICE ET FOI

MARIE-ANDRÉE DAIGNEAULT

Guy Paiement, initiateur du Carrefour Justice et Foi, à la fin des années 1980, plus exactement en 1987, et ce, avec d'autres du Plateau Mont-Royal, les Rolland Dionne et Michel Rousseau, pour ne nommer que ceux-ci. Ce Carrefour marquait le lien quasi obligatoire qui existe entre la foi et la justice sociale... Pour Guy, pour d'autres pasteurs, comme pour aussi beaucoup d'autres « pasteurs », de chrétiennes et de chrétiens engagés, d'agentes et d'agents de pastorale mandatées ou sans mandat officiel, l'émergence d'une nouvelle identité chrétienne devait se vivre dans cette complémentarité FOI / JUSTICE SOCIALE.

Je vous réfère à tous les textes que de nombreuses théologiennes et théologiens, professeures et professeurs, auteures et auteurs ont écrit sur le sujet et qui ont si merveilleusement bien nourri notre réflexion et nos audacieuses actions dans ces différents comités de la justice sociale.

Depuis quelques années, malheureusement, le Plateau est privé d'une agente ou d'un agent de pastorale sociale... et je n'entrerai pas dans le pourquoi d'une telle absence... Je redirai l'urgence et la nécessité de retrouver ce service ecclésial au sein de notre milieu; je vous précise, que cette absence a beaucoup peiné et tout autant déçu Guy ces dernières années... mais, l'Espérance et l'Action Nouvelle de Guy, nous permet de Croire

et d'Espérer... oui, de Croire et d'Espérer « une Oreille Attentive Diocésaine »... le retour de cette agente ou agent de pastorale sociale dans le milieu du Plateau serait un bel hommage post-mortem à rendre à Guy!

Quelques jours avant sa mort, Guy me partageait et je cite: «Je suis déjà sur le chemin d'Emmaüs... prie pour moi... car je ne sais si je reconnaîtrai le Ressuscité...» «Cher Guy...» «Marie-Andrée, reprends ce que tu viens de dire s'il vous plaît...» Et moi de reprendre: «Cher Guy...» «Tu sais pour un vieux jésuite comme moi, à chacun de mes examens, je rends grâce et remercie Monsieur Jésus-Christ pour cette présence de saintes femmes, ici à la communauté et ailleurs, dans mes nombreux déplacements et comme toi aujourd'hui... quelles présences signifiantes et réconfortantes...» «Quoi, lui dis-je, toi qui l'as tellement dans la peau, tu ne le reconnaîtrais pas? N'oublie pas que Lui te reconnaîtra toujours...» Et lui de continuer: «Ce qui est dur en fin de vie, c'est d'accepter que nous ne récolterons pas ce que nous avons semé... de voir lever cette nouvelle moisson et de n'être pas présent au temps de la récolte...» «Guy, tu y seras... mais peut-être d'une présence différente...» Et là, il ajouta: «C'est le *Ad Majorem* des Jésuites de saint Ignace, de toutes ces prophétesses et prophètes avant nous...» «Oui Guy, tu as raison...»

Nous aujourd'hui, nous sommes ces prophétesses, ces prophètes, à qui Guy et Monsieur Jésus-Christ Ressuscité disent: «Va... vers tes sœurs et tes frères... vers cette Église 2010... que ta Foi et ta Justice Sociale retrouvent leurs mains et leurs pieds... que ton cœur soit tout brûlant... car Je Suis au milieu de vous... Je Suis dans ton cœur...» Le Souffle de Monsieur Jésus-Christ Ressuscité et, disons-le, le souffle de Guy nous donnent du SOUFFLE...

Alléluia!

So so so solidarité... so so so solidarité...

Alléluia!

Foi en éclats¹

KRISTIANE GAGNON

J'aimerais bien lire la Bible, en paix!
Sans que la Bible me lise
Quand je la lis.

J'aimerais bien que Socrate se taise
Quand je lis ou les Prophètes ou la Genèse.
Et qu'il en revienne aussi, de secouer mon arbre
Avec sa phrase aussi instante qu'intempestive: «Connais-toi toi-même.»

Vois-tu, cher Socrate, mon ego, il est comme l'arbre
Qui ne veut pas donner ses fruits à la terre
De peur qu'ils soient piétinés, par dérision,
Ou qu'ils pourrissent, par inattention.

Vanité! Prétention! s'indigne mon être véritable, coincé
Sous la poutre dans mon œil. Mais il est trop tard.
Les deux démons s'emparent de ma conscience.
Et celle-ci se déchaîne.
Pire! Je regrette les jours heureux, où j'ignorais que j'avais la foi.

2 avril, 2010, vendredi saint:
Celui par qui le scandale arrive²
Ne pourrait-il pas me jaser *des choses cachées depuis la fondation du monde*³
Une autre journée que celle de sa passion?
Vacarme! Turbulence! Une vague scélérate envahit ma conscience.
Pire! Je voudrais dynamiter tous ces récits qui encombrent ma mémoire blessée.

4 avril, 2010, dimanche de Pâques :

Ce matin, en conversant avec les pousses de mon jardin,

Je fus remise au large⁴

Par la brise printanière qui fissura le temps

Et la courbure de mon espace intérieur. Mystérieusement,

Ma foi, je la sentis en genèse, sur l'autre rive du chaos,

Au seul bruit de source.

Il faut qu'il grandisse et que moi je décroisse (Jean, 3,13)

Printemps 2010 : aujourd'hui,

Je retends mes voiles avec tout le courage d'une foi revisitée.

Et je reprends le voyage avec la promesse

Que le vent me soutiendra et m'apprendra.

Ainsi, avec moins de naïveté et beaucoup de détachement, j'apprendrai

Que je ne peux me lancer, avec d'autres, sur les traces de la Rencontre,

Sans accepter qu'au passage

J'accrocherai des fleurs avec ma corde à sauter,

Et que je risque de détacher une étoile du ciel constellé.

Avec toutes leurs ratures et leurs barbots, j'ose transcrire ces quelques lignes sur la page blanche, à la toute fin de la Bible, et je les dédie à Gérard, mon compagnon de route, et témoin de mes déroutes.

Ces lignes, je les dédie aussi à Fernand Dumont qui a écrit « Une foi partagée », ainsi qu'au collectif L'autre Parole pour avoir écrit « Souffles de femmes ».

1. Une invitation à écrire sur la page blanche à la toute fin de la Bible avait été lancée par Guy Paiement aux participants et participantes du groupe de Bible qu'il animait depuis plusieurs années. Kristiane voulait partager ce que cette invitation a fait germer chez elle lors de leur rencontre suivante. Guy s'est éteint avant le rendez-vous. Ce texte témoigne de la démarche spirituelle que l'accompagnement de Guy a permis de faire naître chez nombre de femmes et d'hommes.

2. En référence au livre de René Girard

3. Mt 13, 35; Lc 11, 50-51

4. Mettre au large, expression hébraïque d'une grande beauté dont le sens premier signifie être sauvé.



Centre
Justice et foi

Au cœur des débats de société

ReLations

Revue d'analyse sociale,
politique et religieuse



Enjeux du pluralisme
et des migrations

Les Soirées ReLations

Débats sur des questions
d'actualité

Centre justice et foi / 514-387-2541

25, rue Jarry Ouest, Montréal, Québec, H2P 1S6

www.cjf.qc.ca